

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

MINISTRES EN VOYAGE.

Deux membres du cabinet du président Roosevelt, et deux membres qui sont à la tête des principaux départements de l'administration, le secrétaire d'Etat et le secrétaire de la guerre sont présentement en voyage.

Ce n'est évidemment pas pour le plaisir de voyager, de voir de nouveaux pays que ces ministres se déplacent, qu'ils laissent à d'autres mains pendant un certain temps la direction des importantes affaires qui leur sont confiées; chacun d'eux a une haute mission politique à remplir, mission dont le résultat sera d'une grande importance pour l'Union Américaine.

Les résultats prévus seront indubitablement atteints, et en outre des avantages qu'ils donneront, ils constitueront une nouvelle preuve de la part croissante que le gouvernement des Etats-Unis doit prendre aux affaires mondiales. La production agricole et industrielle des Américains, leurs relations commerciales ont pris un tel développement dans le dernier quart de siècle que leurs intérêts s'étendent à toutes les parties du globe, et particulièrement aux autres pays de l'hémisphère occidentale, l'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud, et l'Extrême-Orient dont les Etats-Unis ne sont séparés que par une voie commode et complètement ouverte, qui doit devenir un de leurs principaux débouchés.

En pénétrant sur le territoire mexicain, le secrétaire d'Etat Root a annoncé l'objet de sa mission. Il se rend à Mexico, a-t-il dit pour discuter avec les membres du gouvernement mexicain des questions concernant les républiques de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud. Et a ajouté, en explication, que le percement de l'isthme de Panama étant assuré, les relations américaines deviendront plus étroites, et que comme toute nouvelle voie commerciale changeait l'histoire de monde il était du devoir des Etats-Unis et de Mexico, les principaux pays, de préparer les autres nations aux nouvelles influences qui s'exerceront.

C'est tout un programme qu'a annoncé M. Root, et l'un des plus grandioses qu'il n'ait jamais présentés en homme d'Etat, et il permet de concevoir les plus vastes espoirs.

Le secrétaire de la guerre Taft est au Japon, où il s'est rendu sans aucun doute pour

mettre fin à la controverse qui depuis plus d'un an tend les relations entre ce pays et les Etats-Unis à un point aussi désagréable que dangereux. Il a été reçu avec un enthousiasme bruyant, faux peut-être, mais qui n'en est pas moins un fait acquis et qui seul compte.

C'est d'heureux augure et il est très probable que nous apprendrons avant longtemps que la concorde est rétablie entre les Etats-Unis et le Japon. Le gouvernement de ce dernier pays a du reste de sérieuses raisons de se montrer moins intraitable, moins arrogant envers les Etats-Unis. Les ententes, les traités conclus récemment entre divers pays d'Europe ont réédité à néant ou à peu près ses conventions antérieures avec ces mêmes pays, et étant isolé il ne saurait songer à se mesurer avec la grande république de l'Amérique du Nord, à moins que ses représentants n'aient perdu la tête.

La Mort de Mandrin

M. Frantz Fanck-Brentano, dans le dernier numéro de la "Revue des Deux-Mondes," achève de nous conter la surprenante aventure de son héros. La vérité y est, et chaque pas, l'invariablement. Baudit malgré lui, Mandrin fut pris parce qu'il était, d'instinct, un homme d'ordre. Ce capitaine général de contrebandiers fut arrêté par contrebande, en dépit du droit de gens, sur le territoire sardes. Il fut, la nuit, dans son lit, garrotté sans résistance, et ficelé comme un saucisson de tabac. A Valence, la Justice, en sa faveur, renoua à ses traditions les plus précieuses: elle consentit à marcher vite; le procès fut instruit en douze jours. La condamnation de Mandrin fut plus irrégu- lière encore que sa vie. Le roi de Sardaigne protesta; Louis XV s'émut. Comme il n'était que le roi, il ignorait l'affaire. Il se fit expliquer et, de sa propre main, écrivit ses regrets à Monsieur son frère et oncle, Charles-Emmanuel III. Choix à peine croyable, cette lettre semble sans fautes d'orthographe. L'ordre fut donné de remettre aussitôt Mandrin en liberté; mais l'exécution de la volonté royale était malaisée. Mandrin ayant depuis quelques jours déjà été roué vif et étranglé. Le bandit était mort avec coura- ge et, seul, son confesseur s'était trouvé mal. Le peintre envoyé pour faire le portrait du condamné, n'avait pu, arrivé lui-même trop tard, installer ses pinces au pied du gibet, où était exposé le cadavre du contrebandier. Mandrin fut pleuré par le peuple comme un bienfaiteur public. Mort, il accomplit ce qu'il n'avait pu réaliser vivant: la conversion des fermiers généraux. Il leur arriva de devenir d'honnêtes gens. Seule, la haine populaire ne consentit pas à leur pardonner. Et Lavoisier, que Marat appelait le "coryphée des charlatans et l'apprenti- chimiste" dut monter sur l'écha- faud où était mort Mandrin.

Une Invention Utile

On vient d'inventer un lit sur lequel l'homme le plus fatigué n'est pas plus tôt couché qu'il se trouve en quelque sorte transporté dans un véritable Eden. Ce lit est construit de telle manière qu'à l'aide d'un mécanisme caché, la pression du corps sur le lit fait aussitôt entendre la "Ber-

Le plus long des voyages de noces.

Sont arrivés dernièrement à Turin le vicomte et la vicomtesse Raoul de Gracard, qui, pour leur voyage de noces, ont parcouru 150,000 kilomètres de faire le tour du monde à pied.

Ils sont partis de Paris le 17 mai 1896 et sont arrivés à Turin après onze années, en parcourant 66,000 kilomètres, traversant l'Angleterre, la Norvège, la Suisse, la Sibirie, la Turquie, le Japon, l'Amérique du Sud, les Etats-Unis, l'Espagne et l'Italie. Ils espèrent arriver à Paris au commencement d'octobre.

Ils ont parcouru en moyenne 50 kilomètres par jour et sont arrivés même jusqu'à 80 kilomè- tres, un jour, en Calabre. Le pari avait été tenu par quelques membres de la Société géographique de Paris.

Lettres de Lamartine à sa femme.

La correspondance de Lamar- tine ne contient pas une seule des lettres adressées par le poète à sa femme. M. Charles de Montherot, petit-neveu de Lamar- tine, a bien voulu ouvrir pour M. René Doumic les malles de Saint-Point, où dormait et se précieuse correspondance, et la "Revue des Deux-Mondes" en publie une partie dans son numé- ro du 15 septembre. Les lettres écrites à Mme de Lamartine entre 1820 et 1830 permettent de suivre Lamartine depuis l'époque des "Méditations" jusqu'à celle des "Harmonies." Elles nous montrent d'abord Lamartine di- plômé en or et faisant des démarches pour obtenir Floren- ce; puis elles nous racontent l'histoire de sa campagne acadé- mique en 1824. Mme de Lamar- tine était à Mâcon: le poète la tient constamment au courant de ses chances et des intrigues qu'il croit menées contre lui. L'Académie, comme on sait, ne nomma pas Lamartine: son beau s'était pas encore venue. En 1825, Lamartine obtint enfin le poste de Florence et l'occupé de façon que sa réputation grandit. Trois ans après, en octobre 1828, il écrit à sa femme cette courte lettre qui définit sa situa- tion et ses projets: "Un mot seulement, ma chère Marianne, entre cent mille visiteurs et af- faires. Je me porte bien et je vous aime... Au ministère, on m'accueille à ravir. M. de Ray- naval est parfait. Il n'y a pas de doute qu'avant cinq ans je ne sois ministre. On m'en- tère d'abord à une des grandes Cours du Midi ou peut-être à Londres. Je vais insister sur ce dernier point, qui m'arrangerait mieux qu'un autre par sa proximité. Je suis un peu ruiné par mes comptes ici comme là-bas, et je suis forcé de donner mille francs à cette pauvre famille de ce brave J... qui vit dans la détresse. C'est une œuvre indispensable et qui nous sera rendue là haut." Les autres lettres de 1829 parlent de la mort de sa mère, la plus gran- de douleur que le poète ait connue, et mènent jusqu'à cette date de 1830, où Lamartine impres- sionné par les événements de sa vie privée et les événements poli- tiques, est en train de devenir un homme nouveau.

Le directeur de l'Exposition de Jamestown.

Norfolk, Vie., 30 septembre.— M. J. M. Barr, directeur général de l'Exposition de Jamestown, qui récemment avait donné sa démission, annonce aujourd'hui dans une lettre adressée au comité de l'Exposition qu'il est re- venu sur sa décision et qu'il consent à conserver ses fonctions jusqu'à la clôture de l'entreprise.

TULANE.

Le souvenir laissé par "The Land of Nod" était évidemment des meilleurs, car dès la première représentation de cette bouffonnerie musicale dimanche soir, la salle de Tulane était foulée. Et les applaudissements n'ont pas été moins fréquents, l'enthousiasme moins grand que la saison précé- dente. C'est toujours le dialogue pétil-

Le plus long des voyages de noces.

Sont arrivés dernièrement à Turin le vicomte et la vicomtesse Raoul de Gracard, qui, pour leur voyage de noces, ont parcouru 150,000 kilomètres de faire le tour du monde à pied.

Ils sont partis de Paris le 17 mai 1896 et sont arrivés à Turin après onze années, en parcourant 66,000 kilomètres, traversant l'Angleterre, la Norvège, la Suisse, la Sibirie, la Turquie, le Japon, l'Amérique du Sud, les Etats-Unis, l'Espagne et l'Italie. Ils espèrent arriver à Paris au commencement d'octobre.

Ils ont parcouru en moyenne 50 kilomètres par jour et sont arrivés même jusqu'à 80 kilomè- tres, un jour, en Calabre. Le pari avait été tenu par quelques membres de la Société géographique de Paris.

TOUT AU SEL.

Une jolie villégiature, c'est la petite ville de Kelber, en Galicie, enclavée dans une mine de sel gemme.

Les maisons sont en sel, les rues sont pavées en sel; le mou- vement le plus curieux est l'é- glise, constamment éclairée à la lumière électrique, qui se joue dans les cristallins de sel des murs et des sculptures.

Les maladies infectieuses sont totalement inconnues, depuis trente ans que la ville est construite. Et même la mortalité, pour les causes ordinaires, reste extrêmement restreinte.

THEATRES.

ORPHEUM.

Le programme de la troisième semaine de la saison à l'Orpheum est tout aussi varié, intéressant et amusant que ceux des deux premières, et le succès qu'a recon- tré notre coquet théâtre de vau- deville va continuer sans interrup- tion.

Cliff Berzac et ses chevaux ad- mirablement dressés ont étonné les spectateurs. Ces animaux exé- cutent des tours extraordinaires.

Les marionnettes de Barnar ont également émerveillé le public, et des applaudissements aussi fré- quents que ceux des autres artistes de leurs brillants efforts. Ladell et Crouch, des comiques inénarrables; Bimm, Boman, Brer, trois musiciens qui jouent d'instruments aussi nom- breux que bizarres; les trois Ted- dy, des acrobates d'une force pro- digieuse; Casey et Craney, de joyeux comiques.

TULANE.

Le souvenir laissé par "The Land of Nod" était évidemment des meilleurs, car dès la première représentation de cette bouffonnerie musicale dimanche soir, la salle de Tulane était foulée. Et les applaudissements n'ont pas été moins fréquents, l'enthousiasme moins grand que la saison précé- dente. C'est toujours le dialogue pétil-

L'ENTERREMENT D'UN CHIEN.

New York, 30 septembre.— Pour essayer de sauver la vie de son chien favori, Mme Stanley Allan-Shepard, la veuve d'un riche joaillier de Chicago, a frété un train spécial à Los Angeles et a fait un voyage de record à travers le continent pour arriver à temps à un hôpital de chats et de chiens de New York.

Deux femmes de chambre et un chirurgien vétérinaire accom- pagnaient Mme Allan-Shepard. Malgré la forte somme que cette dernière avait offerte aux chirur- giens s'ils sauvaient son chien ce- lui-ci est mort mercredi soir d'une pneumonie, et a été transporté au- jourd'hui à Hartdale, où se trouve un cimetière pour les chiens et les chats.

Le chien qui était un barbet de Malte a été enterré dans un cer- cueil de \$500. L'intention de Mme Allan-Shepard est de lui faire bâtir un caveau. Beauty, comme l'appellait sa maîtresse, venait du chemin du duc de Manchester et appartenait depuis dix-sept ans à Mme Allan-Shepard.

Le chien avait été très malade il y a trois ans pendant un séjour à Denver mais il s'était rétabli après avoir subi une opération à l'hôpital du Dr Andrew Arm- strong et du Dr Johnson. Il prit

DEPECHEES

Télégraphiques

Les progrès de la peste bubo- nique.

Paris, 30 septembre.—Le gou- vernement français a reçu ce ma- tin une dépêche d'Oran, Algérie, annonçant qu'un cas de peste bu- bonique a été découvert dans cette ville. Le malade est arrivé ces jours derniers à Oran à bord d'un navire venant des Indes.

Accident de chemin de fer.

St Louis, Mo., 30 septembre.— Le train rapide de la ligne du Frisco, connu sous le nom de "Meteor", qui devait arriver ce matin à 10 heures à St-Louis, a déraillé près de Dixon Hill. Les débris du train amoncelés sur le bord de la voie ont pris feu et de nombreux voyageurs ont été incinérés.

Deux accidents à bord de l'es- cadre du contre-amiral Evans.

Boston, 30 septembre.—Un sé- rogramme parvenu ce matin à l'arsenal de Charlestown rappor- te que deux accidents sont surve- nus à bord de l'escadre de l'At- lantique, hier, pendant le violent ouragan qui a régné dans la Baie de Cap Cod.

Le lieutenant John M. Purse, du cuirassé "Illinois", a été vio- lemment lancé contre une écou- tille et blessé si grièvement qu'il n'a pas tardé à succomber. Un marin appartenant à l'équipage du cuirassé "Minnesota" a été lancé par dessus bord par une vague immense et s'est noyé sous les yeux de ses camarades impu- sants à lui porter secours.

Les crimes à Chicago.

Chicago, 30 septembre.—Une vague criminelle semble avoir passé hier sur la ville de Chicago; les rapports enregistrés au quar- tier général de la police signalent deux assassinats mystérieux: un meurtre, un suicide, une attaque à main armée et une tentative de viol.

Les détails de ces divers crimes sont les suivants: "Corps d'un individu retiré de la rivière, les mains liées.

"Cadavre de Joseph Geniesetti, retiré du lac au pied de la 125me rue. Divers indices relevés par la police font présumer que Ge- niesetti a été assassiné.

"Ross C. Price, un ouvrier, a tué sa femme dans un moment de co- lère parce que leur bébé avait crié toute la nuit, puis s'est suicidé en se tirant une balle dans la tête.

"Dans une querelle un individu du nom de John Goss a été mor- tellement blessé d'un coup porté avec une barre de fer, le meur- trier a pris la fuite.

"Hilda Anderson, une petite fille blanche âgée de 6 ans, a été criminellement attaquée par un nègre. Ce viol est le cinquième qui ait été rapporté à la police en l'espace de dix jours."

LA CROIX SAINT MICHEL.

Lorsque Gervais sortit de l'hô- tel d'Alligné, après avoir profité, pour ouvrir la porte, de l'effroi qu'il inspirait à la concierge, il courait à un but déterminé.

Certes, les dernières émotions qu'il venait d'éprouver, après tant d'autres, lui avaient sérieu- sement dérangé l'entendement.

Il était mort, sinon pour le ca- banon, du moins pour la douche de la maison de santé.

La bonne sœur qui le gardait ne s'était pas trompée dans son diagnostic et faisait bien d'appeler le docteur à l'aide, si elle fai- sait mal de ne pas enfermer son patient à double tour.

Mais, malgré son déséquilibre mental, Gervais put circuler dans les rues et les véhicules pu- blics sans attirer l'attention, car il était sous l'empire d'une idée fixe, et cette idée donnait à sa conduite l'apparence d'un homme raisonnable.

"Je vais trouver Adeline, pen- sait-il. Je vais trouver Adeline et notre petite Berthe."

La pensée de cette femme vers laquelle courait sa passion, et de cette enfant qu'il aimait à sa manière, ne le quittait plus.

Mais, depuis qu'il s'était fait le meurtrier de la malheureuse

L'ENTERREMENT D'UN CHIEN.

New York, 30 septembre.— Pour essayer de sauver la vie de son chien favori, Mme Stanley Allan-Shepard, la veuve d'un riche joaillier de Chicago, a frété un train spécial à Los Angeles et a fait un voyage de record à travers le continent pour arriver à temps à un hôpital de chats et de chiens de New York.

Deux femmes de chambre et un chirurgien vétérinaire accom- pagnaient Mme Allan-Shepard. Malgré la forte somme que cette dernière avait offerte aux chirur- giens s'ils sauvaient son chien ce- lui-ci est mort mercredi soir d'une pneumonie, et a été transporté au- jourd'hui à Hartdale, où se trouve un cimetière pour les chiens et les chats.

Le chien qui était un barbet de Malte a été enterré dans un cer- cueil de \$500. L'intention de Mme Allan-Shepard est de lui faire bâtir un caveau. Beauty, comme l'appellait sa maîtresse, venait du chemin du duc de Manchester et appartenait depuis dix-sept ans à Mme Allan-Shepard.

Le chien avait été très malade il y a trois ans pendant un séjour à Denver mais il s'était rétabli après avoir subi une opération à l'hôpital du Dr Andrew Arm- strong et du Dr Johnson. Il prit

DEPECHEES

Télégraphiques

Les progrès de la peste bubo- nique.

Paris, 30 septembre.—Le gou- vernement français a reçu ce ma- tin une dépêche d'Oran, Algérie, annonçant qu'un cas de peste bu- bonique a été découvert dans cette ville. Le malade est arrivé ces jours derniers à Oran à bord d'un navire venant des Indes.

Accident de chemin de fer.

St Louis, Mo., 30 septembre.— Le train rapide de la ligne du Frisco, connu sous le nom de "Meteor", qui devait arriver ce matin à 10 heures à St-Louis, a déraillé près de Dixon Hill. Les débris du train amoncelés sur le bord de la voie ont pris feu et de nombreux voyageurs ont été incinérés.

Deux accidents à bord de l'es- cadre du contre-amiral Evans.

Boston, 30 septembre.—Un sé- rogramme parvenu ce matin à l'arsenal de Charlestown rappor- te que deux accidents sont surve- nus à bord de l'escadre de l'At- lantique, hier, pendant le violent ouragan qui a régné dans la Baie de Cap Cod.

Le lieutenant John M. Purse, du cuirassé "Illinois", a été vio- lemment lancé contre une écou- tille et blessé si grièvement qu'il n'a pas tardé à succomber. Un marin appartenant à l'équipage du cuirassé "Minnesota" a été lancé par dessus bord par une vague immense et s'est noyé sous les yeux de ses camarades impu- sants à lui porter secours.

Les crimes à Chicago.

Chicago, 30 septembre.—Une vague criminelle semble avoir passé hier sur la ville de Chicago; les rapports enregistrés au quar- tier général de la police signalent deux assassinats mystérieux: un meurtre, un suicide, une attaque à main armée et une tentative de viol.

Les détails de ces divers crimes sont les suivants: "Corps d'un individu retiré de la rivière, les mains liées.

"Cadavre de Joseph Geniesetti, retiré du lac au pied de la 125me rue. Divers indices relevés par la police font présumer que Ge- niesetti a été assassiné.

"Ross C. Price, un ouvrier, a tué sa femme dans un moment de co- lère parce que leur bébé avait crié toute la nuit, puis s'est suicidé en se tirant une balle dans la tête.

"Dans une querelle un individu du nom de John Goss a été mor- tellement blessé d'un coup porté avec une barre de fer, le meur- trier a pris la fuite.

"Hilda Anderson, une petite fille blanche âgée de 6 ans, a été criminellement attaquée par un nègre. Ce viol est le cinquième qui ait été rapporté à la police en l'espace de dix jours."

LA CROIX SAINT MICHEL.

Lorsque Gervais sortit de l'hô- tel d'Alligné, après avoir profité, pour ouvrir la porte, de l'effroi qu'il inspirait à la concierge, il courait à un but déterminé.

Certes, les dernières émotions qu'il venait d'éprouver, après tant d'autres, lui avaient sérieu- sement dérangé l'entendement.

Il était mort, sinon pour le ca- banon, du moins pour la douche de la maison de santé.

La bonne sœur qui le gardait ne s'était pas trompée dans son diagnostic et faisait bien d'appeler le docteur à l'aide, si elle fai- sait mal de ne pas enfermer son patient à double tour.

Mais, malgré son déséquilibre mental, Gervais put circuler dans les rues et les véhicules pu- blics sans attirer l'attention, car il était sous l'empire d'une idée fixe, et cette idée donnait à sa conduite l'apparence d'un homme raisonnable.

"Je vais trouver Adeline, pen- sait-il. Je vais trouver Adeline et notre petite Berthe."

La pensée de cette femme vers laquelle courait sa passion, et de cette enfant qu'il aimait à sa manière, ne le quittait plus.

Mais, depuis qu'il s'était fait le meurtrier de la malheureuse

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 27, Commerce le 20 Août 1907

Calvaire de Femme

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Daniel Lesueur

DEUXIEME PARTIE

L'ENFANT

VI

LA CACHETTE

(suite)

—Et depuis? demanda-t-il à son beau père.

—Depuis... rien. On nous a immédiatement téléphoné à la Louvette. Nous avons attendu le pauvre garçon, certains qu'il s'y réfugierait. La soirée s'est passée. Il n'est pas venu. Toute la journée d'hier j'ai fait faire des démarches. Aucune trace. Ce ma- tin nous sommes arrivés ici. Dois-je visiter la préfecture de police?

—Faites comme vous voudrez, dit Maxime.

Son air glacial navra le bon M. d'Alligné.

—Voulez-vous que nous craignons, ma femme et moi. Vous nous en voulez, Maxime. Vous êtes attaché à ce pauvre diable. Mais en- fin, voyons ce n'est pas notre faute. Nous le faisons soigner comme l'un de nous.

—Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu hier?

Le marquis balaya le nez comme un mioche surpris en faute.

—Nous ne voulions pas vous troubler inutilement. Si Gervais s'était rendu chez vous, nous le saurions tout de suite. Dans le cas contraire...

—Et bien, coupe Maxime, au revoir. Je vais m'en occuper de mon côté.

Et, sans expliquer ce qu'il comptait faire ni donner aucun avis, il quitta précipitamment l'hôtel.

Il jeta une adresse quelconque à son cocher, mais aussitôt à dis- tance, il le siffla pour lui dire: —Gare de Lyon.

Il eut la chance d'avoir un

train presque tout de suite. Mais ce trajet lui parut sans fin. Comme il voulait descendre aussitôt, il se rappela que nous devions nous y trouver ensemble.

D'un pas circonspect, le nou- vel ambassadeur commença d'ex- plorer le sous bois. Son pas criait sous les rameaux secs et les feuilles mortes. Une angoisse lui serrait la gorge. Sa force d'âme ne résistait pas entière- ment à la situation.

A tout instant, il pensait voir sortir du fourré un être hagard, terré là depuis quarante-huit heures comme une bête fauve, l'esprit sombré dans quelque ré-parable démence, et qui, à sa vue, hurlerait ses crimes et les siens.

Mais il appréhendait pire en- core, et pressait nerveusement dans la poche de son pardessus, la crosse d'un revolver.

N'est-ce pas contre un fon fa- rieux qu'il aurait peut-être à se défendre?

Mais aucun visage humain ne lui apparut.

La solitude était complète. Lorsqu'il tendait l'oreille, il n'entendait que cette haleine confuse des bois, respiration de la fonte végétale, et les bruisse- ments des millions de petites vies qui circulent dans une forêt, même à la fin de l'automne quand la mortifère gelée n'est pas venue balayer la terre.

—S'il est fon, la hantise de son crime l'y aura conduit, pensait-il. S'il a gardé ou retrouvé sa raison il se rappellera que nous devions nous y trouver ensemble.

D'un pas circonspect, le nou- vel ambassadeur commença d'ex- plorer le sous bois. Son pas criait sous les rameaux secs et les feuilles mortes. Une angoisse lui serrait la gorge. Sa force d'âme ne résistait pas entière- ment à la situation.

A tout instant, il pensait voir sortir du fourré un être hagard, terré là depuis quarante-huit heures comme une bête fauve, l'esprit sombré dans quelque ré-parable démence, et qui, à sa vue, hurlerait ses crimes et les siens.

Mais il appréhendait pire en- core, et pressait nerveusement dans la poche de son pardessus, la crosse d'un revolver.

N'est-ce pas contre un fon fa- rieux qu'il aurait peut-être à se défendre?

Mais aucun visage humain ne lui apparut.

La solitude était complète. Lorsqu'il tendait l'oreille, il n'entendait que cette haleine confuse des bois, respiration de la fonte végétale, et les bruisse- ments des millions de petites vies qui circulent dans une forêt, même à la fin de l'automne quand la mortifère gelée n'est pas venue balayer la terre.

—Il n'est pas fon, soupira le

comme. Alors où est-il? Une préoccupation imminente l'absorba.

Puisque Gervais ne lui dévoilerait pas la cachette il devait la trouver seul. Quel désastre s'il partait d'ici sans remporter le bijou dans lequel il avait recon- nu, avec une commotion terrible, l'écriture de la princesse Clau- dia.

Cette femme, qu'il adorait avec l'empressement de ses passions dévoratrices tant qu'inassouvie, ne lui fallait-il pas d'abord la sauver, ensuite l'accabler de tout ce que lui révélait les quelques mots inscrits dans la montre?

Ce n'était pas seulement la brûlure d'une jalousie exaspérée que ces mots creusaient en lui. C'était en même temps quelque chose de plus intolérable, de plus sanglant, et que lui seul pouvait connaître.

M. d'Herquancy se mit donc en devoir de découvrir la cachette où Gervais avait enfoui les ob- jets qu'on ne devait trouver ni sur lui, ni sur son compagnon de catastrophe, pour supposer un attentat de chemineaux voleurs.

Vingt-cinq pas de la route, sous une roche sortant oblique- ment du sol, se répétait-il.

Retournant en face du talus sinistre, où, parmi les lièvres roussâtres des lichens, il croyait voir plus de sang qu'il n'en res- tait en réalité. Maxime traver- sa la route et compta vingt-cinq pas.

Il les recompta quelques mè- tres plus haut, puis quelques mètres plus bas. Il revint un peu plus près du bord, — les pas du criminel tremblant devaient être moins longs que les siens.

Et, plus promptement qu'il ne l'espérait, il poussa une sourde exclamation de joie.

Une saillie pointue du rocher, dressée hors du sol comme un écueil en mer, surgissait devant lui nettement incliné de profil.

Il se précipita sous l'espèce de proue avançante.

Le terrain avait été fraîche- ment remué.

Le tron lui apparut, autour duquel la glaise enlevée demeu- rant en monceau.

Ce tron était vide.

Maxime passa la main sur son front, sur ses yeux, regarda en- core.

Il alluma une petite lampe électrique de poche dont il avait en soin de se munir.

inspergus. C'était tout ce qui en restait.